

TDB

LA GUERRE N'A PAS UN VISAGE DE FEMME

UDN

D'APRÈS
SVETLANA
ALEXIEVITCH,
JULIE DELIQUET
FICHE
PÉDAGOGIQUE

MISE
EN SCÈNE

PARVIS
SAINT-JEAN

TDB-CDN.COM

DANS LE CADRE DU MOIS DE L'ÉGALITÉ - VILLE DE DIJON

03 80 30 12 12



Conception Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis (01 48 13 70 00)

Contacts TDB Sophie Bogillot, Responsable des relations avec le public (s.bogillot@tdb-cdn.com / 03 80 68 47 39 / 06 29 66 51 11)

Alexandra Chopard, Responsable du développement des projets et des formations (a.chopard@tdb-cdn.com / 03 80 68 57 34 / 06 29 66 50 85)

Héloïse Merc, Attachée aux relations avec le public et à la billetterie (h.merc@tdb-cdn.com), photo © Christophe Raynaud de Lage



Centre dramatique
national
de Saint-Denis
DIRECTION
JULIE DELIQUET

Dossier pédagogique *La guerre n'a pas un visage de femme*

D'après le livre de Svetlana Alexievitch
Mise en scène de Julie Deliquet

[Sommaire](#)

Mise en scène

Julie Deliquet

D'après le livre de

Svetlana Alexievitch

Traduction

Galia Ackerman, Paul Lequesne

Version scénique

Julie André, Julie Deliquet, Florence Seyvos

Collaboration

Pascale Fournier, Annabelle Simon

Scénographie

Julie Deliquet, Zoé Pautet

Lumière

Vyara Stefanova

Costumes

Julie Scobeltzine

Régie générale

Pascal Gallepe

Construction

Ateliers du Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national
de Saint-Denis

Régie plateau

Bertrand Sombsthay

Régie lumière

Sharron Printz

Régie son

Vincent Langlais

Accessoiriste

Élise Vasseur

Habillage

Nelly Geyres

Avec

Julie André

Astrid Bahyia

Évelyne Didi

Marina Keltchewsky

Odja Llorca

Marie Payen

Amandine Pudlo

Agnès Ramy

Blanche Ripoché

Hélène Viviès

PRODUCTION Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis.

COPRODUCTION Cité Européenne du théâtre – Domaine d'O, Montpellier ; Comédie – CDN de Reims ; Nouveau Théâtre de Besançon – CDN ; La Comédie de Béthune – CDN Hauts-de-France; Théâtre National de Nice – CDN ; L'Archipel – scène nationale de Perpignan ; Équinoxe – scène nationale de Châteauroux ; Les Célestins, Théâtre de Lyon ; La Rose des Vents – scène nationale Lille Métropole-Villeneuve d'Ascq ; l'EMC91 – Saint-Michel sur- Orge ; Le Cercle des partenaires du TGP.

AVEC LE SOUTIEN du dispositif d'insertion professionnelle de l'ENSATT.

À partir de 14 ans

Durée : 2h30

Sommaire



Présentation générale de la pièce

Julie Deliquet

Théâtre et documentaire

Svetlana Alexievitch

La pièce

La rencontre

Adaptation des témoignages

Extrait du texte

De 1945 en passant par 1975 en URSS jusqu'à aujourd'hui en France et dans le monde

La propagande soviétique

La 2^{de} Guerre mondiale du point de vue soviétique

Regard féminin

Les femmes en temps de guerre

Hommage à l'adolescence

Chute du mythe soviétique

Liens avec notre présent

Le projet des ambassadeur.ices

Passer au plateau

Processus de répétition

Les personnages

Le décor : Kommounalka

Le décor : récupération et faux plateau de cinéma

Les costumes

Pour aller plus loin

Julie Deliquet



Julie Deliquet

© Pascal Victor

Julie Deliquet – La metteuse en scène

Présentation générale de la pièce

2009 - création du Collectif In Vitro et présentation de *Derniers Remords avant l'oubli* de Jean-Luc Lagarce (2ème volet du triptyque *Des années 70 à nos jours...*) au concours Jeunes metteurs en scène du Théâtre 13. Elle y reçoit le prix du public.

2011 - création de *La Noce* de Bertolt Brecht (1er volet du triptyque) au Théâtre de Vanves et au 104 (Festival Impatience).

2013 - *Nous sommes seuls maintenant*, création collective et 3ème volet du triptyque.

2015 - mise en scène de *Gabriel(le)* (projet *Adolescence et territoire(s)* de l'Odéon) et création au TGP de *Catherine et Christian (fin de partie)*, épilogue du triptyque.

2016 - mise en scène de *Vania* d'après *Oncle Vania* d'Anton Tchekhov à la Comédie-Française.

2017 - création de *Mélancolie(s)* d'après *Les Trois Soeurs* et *Ivanov* d'Anton Tchekhov au Théâtre de Lorient et repris au Théâtre de la Bastille.

2018-2019 - adaptation de *Fanny et Alexandre* d'Ingmar Bergman à la Comédie-Française et réalisation du court-métrage *Violetta* avec l'Opéra de Paris. Adaptation d'*Un conte de Noël* d'Arnaud Desplechin à la Comédie de Saint-Étienne puis au Théâtre de l'Odéon.

2020 - prise de fonction en tant que directrice du Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis. Création de *Le ciel bascule* en écriture au plateau avec la promotion 29 de l'École de la Comédie de Saint-Étienne dont elle est la marraine.

2021 - Création et adaptation de *Huit heures ne font pas un jour* de Rainer Werner Fassbinder avec le collectif In Vitro au Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis.

2022 - co-mise en scène de *Fille(s) de*, aux côtés de Lorraine de Sagazan, Leïla Anis et les comédiennes du collectif In Vitro. Elle crée la même saison avec la troupe de la Comédie-Française, *Jean-Baptiste, Madeleine, Armande et les autres...* d'après Molière, salle Richelieu.

En **2023**, Julie Deliquet crée *Welfare*, adapté du film de Frederick Wiseman, pour l'ouverture du Festival d'Avignon dans la Cour d'Honneur du Palais des papes. Il sera joué ensuite au Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis puis en tournée.

Après des études de cinéma et à l'issue de sa formation au Conservatoire de Montpellier puis à l'École du Studio Théâtre d'Asnières, Julie Deliquet poursuit sa formation à l'École internationale de théâtre Jacques Lecoq.

En **2025**, elle crée son nouveau spectacle *La Guerre n'a pas un visage de femme*, adapté du livre de Svetlana Alexievitch, présenté au Printemps des Comédiens à Montpellier en mai 2025.

Théâtre et documentaire – de *Welfare* à *La guerre n'a pas un visage de femme*

Après avoir débuté la mise en scène par la réalisation filmique, Julie Deliquet choisit de travailler au théâtre pour *son amour des acteurs*, sa fascination pour *l'art du direct*, de l'éphémère, et la *puissance du réel* sur scène. Elle a d'abord monté des textes de théâtre, puis s'en est émancipée avec l'écriture de plateau. Avec ses derniers projets, *Fanny et Alexandre* d'Ingmar Bergman, *Un conte de Noël* d'Arnaud Desplechin, *Violetta*, film qu'elle a réalisé avec l'Opéra de Paris et l'adaptation de *Huit heures ne font pas un jour* de Rainer Werner Fassbinder, la metteuse en scène réunit pleinement théâtre et cinéma.

Ensuite contactée par Frederick Wiseman, elle adapte son documentaire *Welfare* (1973). C'est la première fois qu'elle adapte une œuvre documentaire.

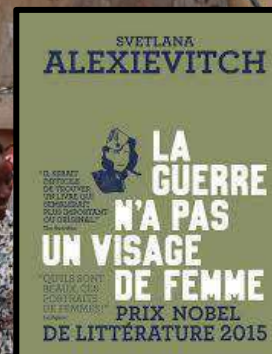
Avec *La guerre n'a pas un visage de femme*, Julie Deliquet renouvelle la mise en scène d'une œuvre documentaire, cette fois en partant d'un support *littéraire*, puisqu'elle se base sur l'œuvre de l'écrivaine et journaliste *Svetlana Alexievitch* qui a récolté dans son ouvrage les *témoignages* de femmes soviétiques qui ont combattu pendant la 2nd guerre mondiale.



« C'est la deuxième fois, après *Welfare* de Frederick Wiseman, que j'ai le désir d'adapter une œuvre documentaire, en revanche, c'est la première fois que mon support est littéraire et non cinématographique et que l'auteur est une femme. »

Julie Deliquet – Extrait du dossier de production

Le documentaire *Welfare* (1975) de Frederick Wiseman plonge dans un bureau d'aide sociale à New York, révélant avec justesse les tensions entre usagers en détresse et travailleurs sociaux, au cœur d'un système bureaucratique complexe et souvent dépassé.



Welfare, mise en scène de Julie Deliquet © Christophe Raynaud De Lage



La guerre n'a pas un visage de femme, mise en scène de Julie Deliquet © Christophe Raynaud De Lage

Dans *La guerre n'a pas un visage de femme* (1983), Svetlana Alexievitch recueille les témoignages de femmes soviétiques ayant participé à la Seconde Guerre mondiale. À travers leurs récits, elle dévoile une mémoire intime et souvent ignorée du conflit, loin des discours héroïques officiels.

Svetlana Alexievitch



Svetlana Alexievitch

Svetlana Alexievitch – Autrice et journaliste

En 1985, son premier livre, *La guerre n'a pas un visage de femme*, recueil de témoignages d'anciennes combattantes, provoque une énorme polémique. L'ouvrage est jugé « antipatriotique, naturaliste, dégradant » et relevant de la haute trahison, il se heurte à des refus de publication.

Soutenu par Mikhaïl Gorbatchev, qui en fait l'éloge lors du 40^{ème} anniversaire de la victoire, il se vend à plusieurs millions d'exemplaires.

Svetlana Alexievitch naît le 31 mai 1948 dans une famille d'enseignants de l'ouest de l'Ukraine. Elle travaille d'abord comme éducatrice et professeure d'histoire et d'allemand puis commence une carrière de journaliste dans un journal rural.

« J'ai trois foyers : ma terre biélorusse, la patrie de mon père où j'ai vécu toute ma vie, l'Ukraine, la patrie de ma mère où je suis née, et la grande culture russe... »

Svetlana Alexievitch _ Extrait du dossier de production

« Je pose des questions non sur le socialisme, mais sur l'amour, la jalousie, l'enfance, la vieillesse. Sur la musique, les danses, les coupes de cheveux. Sur les milliers de détails d'une vie qui a disparu. C'est la seule façon d'insérer la catastrophe dans un cadre familial et d'essayer de raconter quelque chose. De deviner quelque chose... L'Histoire ne s'intéresse qu'aux faits, les émotions, elles, restent toujours en marge. Ce n'est pas l'usage de les laisser entrer dans l'histoire. Moi, je regarde le monde avec les yeux d'une littéraire et non d'une historienne. »

Svetlana Alexievitch _ Extrait du dossier de production

1985 - *Derniers témoins*, ouvrage sur la guerre vue par des femmes et des hommes qui, à l'époque, étaient des enfants.

1990 - *Les Cercueils de zinc*, recueil de témoignages de soldats soviétiques envoyés se battre en Afghanistan, est un nouveau scandale suivi d'un procès.

1993 - *Ensorcelés par la mort*, sur les suicides qui ont suivi la chute de l'URSS.

1997 – Publication de son livre *La Supplication : Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse*, longtemps interdit en Biélorussie, il a reçu de nombreux prix et a été traduit dans le monde entier.

2013 - *La Fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement*, livre sur la fin de l'URSS et ce qui a suivi. Il fut récompensé du prix Médicis essai 2013

En 2015, elle devient Prix Nobel de littérature pour l'ensemble de son œuvre.

Participante active de la [révolution biélorusse de 2020](#), survenue après la dernière élection présidentielle frauduleuse dont Alexandre Loukachenko est sorti vainqueur, menacée d'arrestation, elle a été obligée de s'exiler à Berlin où elle réside actuellement.

Ses livres se placent toujours du côté de la personne contre la raison d'État. En cela, ils sont radicalement incompatibles avec l'idéologie soviétique, mais aussi avec celle de la Russie d'aujourd'hui.

A lire et à voir :

- « Svetlana Alexievitch, la vérité dissidente », La fabrique de l'histoire, France Culture (2020).
- « Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature », La Grande Librairie, France tv, https://www.youtube.com/watch?v=Nf2YBgxG_zY

Résumé de la pièce

Venues des quatre coins du pays, d'anciennes camarades du front se rassemblent dans l'intimité d'un appartement communautaire, au milieu des nombreux évier, ballons d'eau chaude, gazinières et linge qui sèche. En ce printemps 1975, en pleine guerre froide, une jeune journaliste est venue recueillir leurs témoignages.

On pénètre alors dans un monde ignoré ; un continent isolé où en son sein vivent des femmes douées de leur propre mémoire. L'enfer n'est pas racontable, voire imaginable, alors elles seules peuvent se comprendre. Dès l'invasion nazie en 1941, des milliers de jeunes filles soviétiques se sont engagées pour lutter contre les armées hitlériennes. En se racontant, l'Histoire peu à peu « s'humanise » et les femmes s'éloignent du mythe pour retourner vers elles. En elles. Elles évoquent, non plus la guerre, mais la leur, celle-là même qu'on a voulu leur confisquer.

Ces femmes, précipitées par leur époque dans les profondeurs épiques d'un événement colossal, n'ont pas été prises en compte par les livres, par l'État et se sont tues durant si longtemps que leur silence lui-aussi s'est changé en histoire.

En prenant la parole, ces femmes renaissent à elles-mêmes et ce n'est pas seulement l'abject qui se dévoile, en dépit de tout, l'humain tient tête et résiste. Il s'élève, dénonce et questionne notre devoir de mémoire pour les générations à venir et le mal qui nous guette et qui nous guettera toujours.

Extrait du dossier de production

A voir :

- « Quelques mots de mots de Julie Deliquet sur *La guerre n'a pas un visage de femme* » :
<https://www.youtube.com/watch?v=kNnMy5NncRw>

La pièce

Très tôt, je me suis intéressée à ceux qui ne sont pas pris en compte par l'Histoire. Ces gens qui se déplacent dans l'obscurité sans laisser de traces et à qui on ne demande rien.

Svetlana Alexievitch – Dossier de production

À la fin du Pacte germano-soviétique, les Allemands envahissent les pays de l'Union soviétique et les femmes prennent les armes pour combattre les armées hitlériennes. Selon les chiffres, elles ont été entre huit cent mille et un million à servir dans les forces de l'armée, sans oublier celles qui rejoignent les partisans (chez nous les résistants). Bien qu'existe une quantité de livres sur la guerre (la terre a déjà connu plus de trois mille guerres), Svetlana Alexievitch constate que les femmes y sont à peine représentées. Tout ce que nous savons de la guerre, nous a été conté par des hommes. Nous sommes prisonniers d'images « masculines » et les femmes se réfugient toujours dans le silence. Le témoignage de l'une d'elle dans un journal lui donne l'idée d'aller en interroger d'autres, et de rencontre en rencontre - de plus en plus nombreuses à mesure qu'il se sait qu'une femme collecte les récits de femmes qui ont fait la guerre - naît l'idée d'un texte qui ferait entendre non pas l'une de ces voix, qui serait représentative de toutes les autres, mais toutes ces voix.

Extrait du dossier de production



La guerre n'a pas un visage de femme, mise en scène de Julie Deliquet © Christophe Raynaud De Lage

La rencontre

La rencontre entre Julie Deliquet et Svetlana Alexievitch

En juillet 2024, Julie Deliquet rencontre Svetlana Alexievitch en compagnie de Sophie Benech et Marina Keltchewsky à Berlin où l'autrice et journaliste est exilée maintenant depuis 4 ans (le régime d'Alexandre Loukachenko menace de réquisitionner son appartement à Minsk). Elles ont eu l'opportunité d'échanger en amont du début de la création du spectacle de Julie Deliquet.



Julie Deliquet, Svetlana Alexievitch, Marina Keltchewsky

Svetlana nous confie qu'à l'époque les femmes ne voulaient pas raconter le viol, mais se rappellent que lorsqu'elles allaient aux toilettes le soir, elles avaient peur de passer devant les hommes [...] mais Svetlana s'est trouvé face à une ancienne génération qui ne parlait pas de ça. [...]

Svetlana Alexievitch commence son enquête à 25 ans, elle venait de finir l'université. Elle nous dit qu'elle chercherait aujourd'hui à entrer plus en profondeur sur la question du viol, sur l'aménorrhée, sur le fait que les femmes pensaient qu'elles ne pourraient jamais donner naissance à des enfants après la guerre. Elle-même dit qu'elle était trop jeune, trop romantique, et elle m'encourage vivement à le faire moi aujourd'hui et à aller plus loin sur cette question dans mon spectacle.

Julie Deliquet à propos de sa rencontre avec Svetlana Alexievitch – Dossier de production

Aujourd'hui, parler serait impossible nous dit-elle, la peur et le danger sont revenus et les gens se taisent de nouveau. C'était une belle époque quand les gens parlaient encore, s'éclaire-t-elle ! La perestroïka fut une période de libération de la parole. La guerre n'a pas un visage de femme a été enlevé des programmes scolaires par Alexandre Loukachenko et Vladimir Poutine. Svetlana Alexievitch s'étant officiellement déclarée contre la guerre, on ne peut plus mettre en scène ses œuvres au théâtre là-bas. En revanche, ses livres continuent de se vendre et elle touche des droits d'auteur : c'est une grande contradiction.

On s'interrompt. Svetlana Alexievitch découvre sur son portable une alerte du New-York Times qui vient de paraître et qui élit parmi les cent œuvres majeures du XXI^e siècle *La Fin de l'homme rouge*. Elle nous dit que *La guerre n'a pas un visage de femme* fut élu parmi les cent œuvres majeures du XX^e siècle.

Adaptation des témoignages

UNE RECONSTRUCTION DE L'ORALITE

L'enjeu de l'adaptation est de [travailler sur la vie et le désir de vivre](#) et non sur la guerre. Nous devons recomposer une histoire à partir de ces fragments de destins vécus afin de bâtir une fiction morcelée en dix parcours de vie.

[...] L'adaptation débute en amont des répétitions, et à trois têtes : [Florence Seyvos](#), scénariste et écrivaine, [Julie André](#), comédienne et collaboratrice artistique et moi-même [[Julie Deliquet](#)], metteuse en scène et scénographe. Florence est la garante de la littérature et de la dramaturgie, Julie celle des acteurs et du passage au théâtre et quant à moi [[Julie Deliquet](#)] celle de la transposition scénique, avec notamment l'élaboration du décor qui se fait en parallèle. Nous avons déjà travaillé sur ces mêmes bases pour [les adaptations de Fanny et Alexandre](#) d'Ingmar Bergman, de [Huit heures ne font pas un jour](#) de Rainer Werner Fassbinder et de [Welfare](#) de Frederick Wiseman.

Cette organisation collective a pour but de faire naître de l'œuvre originale une vraie version théâtrale.

Julie Deliquet - Extrait du dossier de production

A voir et écouter :

- Julie Deliquet, Rebecca Marder et Jean Chevalier — Fanny et Alexandre — Quelle Comédie ! S02e06 : <https://youtu.be/wZSy7osF0ol>

Julie Deliquet, Florence Seyvos et Julie André ont puisé dans les témoignages recueillis par Svetlana Alexievitch pour en extraire la matière de leur adaptation. À partir de ces récits, elles ont élaboré dix figures dramatiques distinctes, chacune constituant une synthèse de plusieurs voix issues de l'ouvrage.

A lire :

- La guerre n'a pas un visage de femme*, Svetlana Alexievitch (1983)

Le spectacle *La Guerre n'a pas un visage de femme* adapte le livre de Svetlana Alexievitch pour le théâtre. Dans le livre, les témoignages sont présentés les uns après les autres : une femme raconte, puis une autre, de manière séparée. Sur scène, le procédé est différent. Toutes les actrices sont présentes au même moment. Elles parlent ensemble, au même endroit. C'est Svetlana, jouée par Blanche Ripoche, qui pose des questions. À partir de là, les autres comédiennes prennent la parole et se racontent. Cela crée un dialogue vivant, où les expériences se croisent et se répondent. Les femmes ne racontent pas seules, mais ensemble.

La structure du texte théâtral s'écarte du modèle « classique ». Contrairement à de nombreuses pièces où les répliques sont numérotées ou assignées à un personnage spécifique dans un ordre fixe, ici, les comédiennes possèdent une partition liée à leur personnage composée de fragments de textes qui s'inscrivent dans de grandes parties thématiques (par exemple : *L'Engagement*, *L'Impréparation*, *La Guerre des femmes*, *Le Silence*, *Être une femme dans la guerre*, etc). À l'intérieur de chaque partie, il n'y a pas d'ordre fixé pour les répliques et les fragments de chacune : les comédiennes peuvent choisir qui parle, et quand. Ce fonctionnement rend chaque représentation un peu différente, tous les récits ne sont pas forcément racontés tous les soirs et sortent à des moments et dans des ordres différents. Cela montre aussi que les souvenirs ne suivent pas toujours un ordre logique, mais surgissent selon l'émotion ou la situation.

Extrait du texte

Extrait du texte

Nous, les filles du front, avons connu notre part d'épreuves. Dont un bon nombre après la guerre, car nous avons dû alors affronter une autre guerre. Elle aussi atroce. Les hommes nous ont lâchées. Ne nous ont pas protégées. Au front, c'était différent. Tu es là à ramper... un éclat vole, ou bien une balle...

Les gars veillent : « Couche-toi, frangine ! » Quelqu'un crie ça et dans le même temps tombe sur toi, te recouvre de son corps. Et la balle est pour lui... Il est mort ou blessé. J'ai été sauvée ainsi trois fois.

Les magasins pour enfants qui vendent des jouets guerriers... Des avions, des chars... Qui a eu pareille idée ? Ça me retourne l'âme... Je n'ai jamais acheté, jamais offert de jouets guerriers à des enfants. Ni aux miens, ni à ceux des autres. Une fois, quelqu'un a apporté chez nous un petit avion de chasse et une mitrailleuse en plastique... Je les ai immédiatement balancés à la poubelle... Parce que la vie humaine, c'est un tel présent... Un don sublime... Vous savez quelle idée nous avions tous pendant toute la guerre ? Nous rêvions : « Ah ! les gars, pourvu qu'on vive jusque-là... Comme les gens seront heureux après la guerre ! Comme la vie qu'ils connaîtront sera heureuse et belle ! Les Hommes, après avoir tant souffert, auront pitié les uns des autres. Ils s'aimeront. L'humanité sera transformée. » Et cependant, rien n'a changé. Rien. On continue à se haïr et à s'entre-tuer. Pour moi, c'est la chose la plus incompréhensible...

J'enseigne l'histoire. Je suis une vieille prof. Au cours de ma carrière, on a déjà récrit l'histoire trois fois. Je l'ai enseignée suivant trois manuels différents... J'ai bien peur que notre vie aussi, on ne la récrive. Pour nous, à notre place. Mieux vaut que je la raconte moi-même... Nous-mêmes... Ne parlez pas à notre place et ne nous jugez pas... Mais qui va prendre la relève ? Que restera-t-il après nous ?

Tamara, sergent de la garde, brancardière



La guerre n'a pas un visage de femme, mise en scène de Julie Deliquet © Christophe Raynaud De Lage

La propagande
soviétique

La propagande soviétique

De 1945 en passant par 1975 en URSS jusqu'à aujourd'hui en France et dans le monde



Affiches de propagande soviétique



« **L'ouvrier et la kolkhozienne** » est une sculpture de **Vera Mukhina (1937)**, œuvre de propagande du régime, elle valorise la classe ouvrière et les succès du régime communiste, incarnant un idéal du nouvel homme et nouvelle femme soviétique fort et uni sous le drapeau du communisme.

Sous le régime soviétique, la censure contrôlait strictement toutes les formes d'expression : littérature, presse, théâtre, cinéma. L'État décidait de ce qui pouvait être dit ou montré, au nom de l'idéologie communiste. Toute critique du pouvoir ou image contraire aux valeurs officielles était interdite. L'art devait servir la propagande et glorifier l'Union soviétique. Cette politique a étouffé de nombreux récits, notamment ceux liés à la réalité de la guerre..

A voir :

- Le cuirassé potempkine, Sergueï Eisenstein (1925)



Le cinéma soviétique était un outil de propagande essentiel. Avec *Le Cuirassé Potemkine* (1925), Eisenstein utilise le montage pour provoquer une forte émotion chez le spectateur. La célèbre scène des marches d'Odessa montre la brutalité du régime tsariste et glorifie la révolte populaire. En enchaînant rapidement les plans, le montage oriente la perception et renforce le message idéologique du régime soviétique.

TAMARA. Avant la guerre, j'avais failli me marier. Avec mon professeur de musique. Une histoire folle. J'étais sérieusement amoureuse. Et lui aussi... Mais ma mère ne m'a pas laissée faire : j'étais encore trop jeune ! Puis la guerre a éclaté et j'ai demandé à partir au front. J'avais envie de partir de chez moi. De devenir adulte. J'ai vu mon premier tué dès le premier jour... Un éclat d'obus a volé par hasard dans la cour de l'école où on avait installé l'hôpital. Et j'ai pensé : "Pour me marier, maman a décidé que j'étais trop jeune, mais pour la guerre, non... Pour la guerre, je suis apte..."

TAMARA. Ces affiches, qui sont exposées de nos jours au musée, nous ont terriblement influencées : "La mère Patrie t'appelle !", "Qu'as-tu fait pour le front ?" Elles étaient tout le temps devant nos yeux...

Extrait du texte

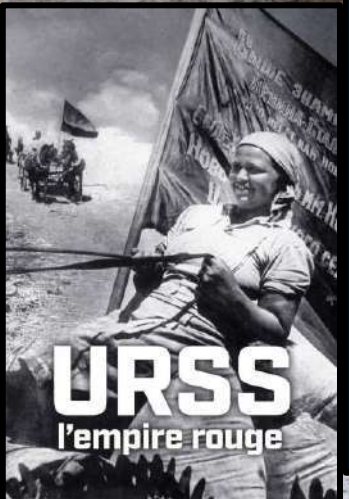
ALEXANDRA. Souvenons-nous de la catastrophe des premières années de la guerre. Si Staline n'avait pas liquidé juste avant, les meilleurs cadres de l'armée, les troupes allemandes ne seraient jamais arrivées aux abords de Moscou. Sans 37, l'année des grandes purges, il n'y aurait pas eu 41. Nous n'aurions pas battu en retraite jusqu'à Moscou et n'aurions pas payé si cher la victoire.

Extrait du texte

La 2nd Guerre mondiale du point de vue soviétique

A voir :

- « URSS, l'empire rouge », série documentaire sur l'empire soviétique, réalisé par Jürgen Ast et Martin Hubner



La 2^{de} guerre mondiale du point de vue soviétique



« Pendant 70 ans, l'Armée rouge a été l'un des piliers de l'URSS, objet de crainte autant que d'admiration, symbole de libération comme de coercition. Ce documentaire explore son histoire, conjuguant le récit épique et la déconstruction du mythe. Si chacun sait que le nom de Trotsky est attaché à sa création, contrairement à l'idée commune, l'essentiel de son histoire est faite de défaites et d'échecs militaires. Grâce à un montage tout en archives, ce film est une véritable immersion au cœur de l'Armée rouge. »

Avoir :

- *L'armée rouge* (2021) de Michaël Prazan, documentaire en 2 épisodes

Nos "Po-2" pouvaient être descendus d'un simple coup de fusil... Ce n'est que bien plus tard, vers la fin de la guerre, qu'on nous a fourni des parachutes et qu'on a installé une mitrailleuse auprès du navigateur. Auparavant, il n'y avait aucune arme embarquée à bord. Quatre porte-bombes sous les ailes, un point, c'est tout. Aujourd'hui, on nous traiterait de kamikazes, et peut-être en effet étions-nous des kamikazes. Oui ! c'est bien ce qu'on était ! Mais la victoire était estimée valoir plus que nos vies.

Extrait du texte

Dans le spectacle *La guerre n'a pas un visage de femme*, les vétérans de la 2^{de} guerre mondiale, parlent de la guerre et ont des références par rapport à la guerre liée au régime soviétique. Ainsi, certaines références sont différentes du point de vue français de cette période. Deux exemples : en URSS la 2^{de} Guerre Mondiale était appelée la Grande Guerre Patriotique et les commémorations de la fin de la guerre se font le 9 mai (et non le 8 mai comme en France). Cette date est appelée « fête de la victoire ».



Il n'y aura pas de départ aujourd'hui (1959) d'Andreï Tarkovski, coréalisé aussi avec Gordon, film dédié au 40e anniversaire du Komsomol léniniste (l'Union des jeunesses léninistes communistes, créée en 1918), met en valeur le courage de soldats soviétiques après que soient découverts des obus à l'occasion de travaux de terrassements.

A écouter :

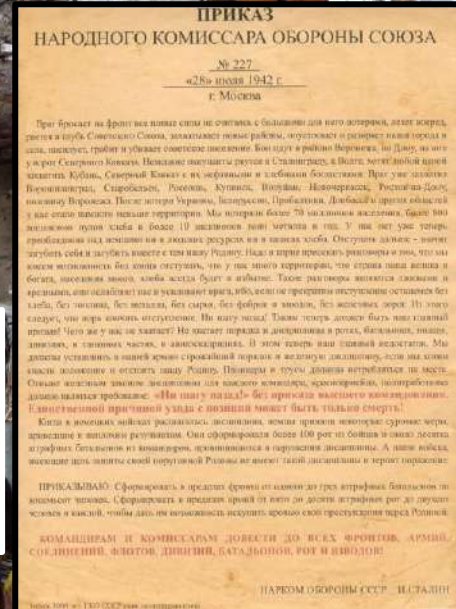
- « 3 juillet 1941, Staline lance la grande guerre patriotique », France Culture (2024)

A écouter :

Série

« La Seconde Guerre mondiale : origines, déroulement, enjeux, conséquences »

Épisode 11/24 : La campagne de Russie



L'ordre n° 227 de juillet 1942 (pas un pas en arrière !)

L'Ordre n° 227 est un ordre signé le 28 juillet 1942 par Joseph Staline (en tant que commissaire du Peuple à la Défense - *Commissaire du peuple* équivaut à *ministre* -), adressé à l' Armée Rouge combattant contre l'Allemagne Nazie. Il interdit aux soldats de battre en retraite. Cet ordre est souvent appelé par son slogan "**Pas un pas en arrière !**", en russe (Ни шагу назад!, Ni chagou nazad!)

Un regard féminin

Le **female gaze** (« regard féminin ») désigne une manière de raconter et de représenter les personnages, notamment les femmes, depuis leur point de vue, en valorisant leur subjectivité, leurs émotions et leur expérience vécue.

Il s'oppose au **male gaze** (« regard masculin »), qui objectifie souvent les femmes et les montre comme des corps à regarder. Le *female gaze*, lui, cherche à redonner du pouvoir aux personnages féminins, à les montrer comme des sujets complexes et actifs, et à retranscrire l'expérience féminine tel quelle.

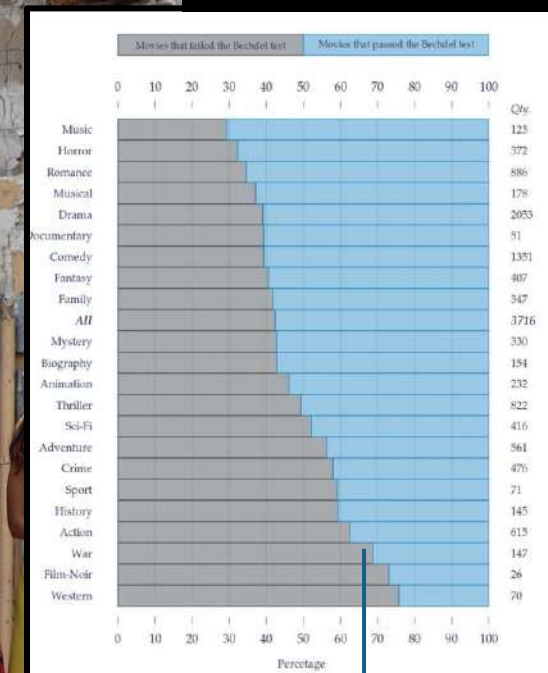
Ce regard peut être porté par des femmes ou des hommes, tant qu'il remet en question les représentations dominantes et propose un point de vue plus intime, plus juste, et souvent plus critique sur le monde.

Un regard féminin (*female gaze*)

Bien qu'existe une quantité de livres sur la guerre (la terre a déjà connu plus de trois mille guerres), Svetlana Alexievitch constate que les femmes y sont à peine représentées. Tout ce que nous savons de la guerre, nous a été conté par des hommes. Nous sommes prisonniers d'images « masculines » et les femmes se réfugient toujours dans le silence.

Extrait du dossier de production

Le test de Bechdel, selon les genres de films. Données du site "<https://bechdeltest.com>" en 2013.



LE TEST DE BECHDEL :

Le test a été formulé en 1985 par Alison Bechdel, une autrice de bande dessinée, dans sa BD *Dykes to Watch Out For*. Ce test partie d'une blague dans une BD, est un outil simple mais percutant utilisé pour évaluer la représentation des femmes dans les œuvres de fiction (films, séries, romans, pièces de théâtre, etc.).

Il repose sur trois critères simples :

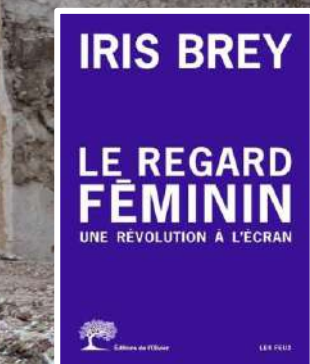
- Il doit y avoir au moins deux personnages féminins nommés ;
- qui parlent entre elles ;
- d'autre chose que d'un homme.

Le test ne mesure pas la qualité féministe d'une œuvre (ce n'est pas parce qu'une œuvre ne passe pas le test qu'elle est sexiste, et inversement), mais il permet de mettre en évidence l'invisibilisation des femmes dans de nombreuses productions culturelles. Beaucoup de films (et autres œuvres culturelles) échouent à le passer, même des films avec des personnages féminins importants.

70% des films de guerre échouent au test de Bechdel

Les femmes en temps de guerre

Extrait de la BD *Dykes to Watch out For*, qui a donné naissance au test de Bechdel



A voir et à lire :

- « Iris Brey nous explique les différences entre le male et le female gaze », <https://youtu.be/nxM2MN5icUk>
- *Le regard féminin une révolution à l'écran*, Iris Brey (2020)

TAMARA. Nous, les filles du front, après la guerre, nous avons dû affronter une autre guerre. Elle aussi atroce. Les hommes nous ont lâchées. Ne nous ont pas protégées. [...]

TAMARA. Après la guerre, une de mes amies du front a habité dans un appartement communautaire. Toutes ses voisines avaient un mari, elles passaient leur temps à lui chercher noise. Elles l'insultaient : "Ha ! ha ! ha ! Raconte-nous donc comment tu baisais... là-bas avec les hommes..." Tantôt elles versaient du vinaigre dans sa casserole de pommes de terre, tantôt elles y ajoutaient une grosse cuillère de sel... Et elles riaient, très contentes d'elles. [...]

Extrait du texte de *La guerre n'a pas un visage de femme*

LIUDMILA. Une fois, j'ai craché à la figure d'un de mes bourreaux... Je ne me rappelle pas s'il était jeune ou vieux. Ils m'avaient entièrement déshabillée, et il m'a empoignée par la poitrine... J'étais impuissante, je lui ai craché à la figure.

A voir :

- *Butterfly Vision* (2022), Maksym Nakonechnyi.

Lilia, une spécialiste en reconnaissance aérienne, retourne auprès de sa famille en Ukraine après plusieurs mois passés en prison dans le Donbass. Le traumatisme de la captivité la tourmente et refait surface sous forme de visions. Quelque chose de profondément ancré en elle l'empêche d'oublier, mais elle refuse de se voir comme une victime et se bat pour se libérer.

Les femmes en temps de guerre

En temps de guerre, le corps des femmes soldates est pris dans une double violence : celle du combat, qu'elles partagent avec les hommes, et celle, spécifique, du sexisme et des violences de genre. Dans *La guerre n'a pas un visage de femme*, les récits de combattantes soviétiques révèlent combien leur engagement au front ne les protège pas des agressions, des humiliations ou du mépris liés à leur genre. Leurs corps portent les traces d'une guerre à double front : la guerre contre l'ennemi et celle contre l'invisibilisation, le silence ou la violence patriarcale.

Certains passages du texte qui racontent des violences sexuelles, l'expérience de la guerre et sa barbarie peuvent heurter la sensibilité de certain.e.s élèves.

ZINAÏDA. Une de nos infirmières avait été faite prisonnière. Le surlendemain, lorsque nous avons repris le village, nous l'y avons retrouvée : les yeux crevés, les seins coupés... Ils l'avaient empalée... Il gelait, elle était toute blanche, et ses cheveux étaient devenus gris. Elle avait dix-neuf ans. Une très jolie fille...

A lire :

- « Avoir ses règles à Auschwitz », *Courrier international* : <https://www.courrierinternational.com/article/histoire-avoir-ses-regles-auschwitz>

A voir :

« Les conflits armés ont une constante : quelle que soit leur origine, ils exacerbent toujours la violence, la domination masculine et le fanatisme religieux. Le conflit israélo-palestinien n'échappe pas à cette règle. A chaque escalade mortifère, les femmes sont prises à l'intersection de ces violences. A Gaza et en Cisjordanie, des femmes témoignent de la façon dont leur corps est devenu un autre champ de bataille. Qu'il s'agisse d'un accouchement menacé lors d'un contrôle militaire, d'un viol ou d'une grossesse menée par résistance fanatique, ces fragments de guerre révèlent une autre histoire du conflit. » - « Fragment de Guerre » France TV

- <https://www.france.tv/france-5/le-monde-en-face/6963226-fragments-de-guerre.html#about-section>

Ce qui m'intéresse avec *La guerre n'a pas un visage de femme*, c'est de donner à voir la construction d'un collectif au travers des parcours invisibilisés de ces femmes. En mettant en scène les témoignages de femmes qui ont fait la guerre hier, je tente d'interroger la condition des femmes, mais aussi la place des femmes, des enfants et des hommes touchés par les guerres d'aujourd'hui. Les rejouer chaque soir au théâtre, re-convoquer leurs paroles, c'est leur redonner vie à travers toute leur singularité et toucher à une forme d'universalité.

Julie Deliquet - Extrait du dossier de production

A voir :

- *39-45, Elles n'ont rien oublié*, Germain Aguesse, Robin Aguesse (2022)

Hommage à l'adolescence

Ce spectacle est une création autour de la question des âges de la femme et plus particulièrement de deux âges transitoires. Ces femmes soldats avaient autour de 15 ans, certaines avaient leurs règles pour la première fois sur le front. L'adolescence est une notion extrêmement récente, pendant très longtemps, on était soit enfant, soit adulte. Il n'y avait rien entre les deux. On passait directement d'un âge à l'autre.

Aujourd'hui, l'Organisation mondiale de la santé définit l'adolescence comme une « période de croissance et de développement humain entre l'enfance et l'âge adulte ». Françoise Dolto, qui travailla longtemps sur ces questions en tant que pédiatre et psychanalyste, parle d'une « phase de mutation aussi capitale que sont la naissance pour le petit enfant et les quinze premiers jours de la vie. »

Extrait du dossier de production

Les premiers jours de la guerre, les bureaux de recrutement se sont trouvés débordés de jeunes filles qui voulaient s'engager comme volontaires et prendre les armes. Pour la plupart encore lycéennes, elles ont voulu se former le plus vite possible, et pas seulement pour être infirmières, cuisinières ou standardistes.

Pour elles, partir à la guerre signifiait être en première ligne, aller au front, en tant que brancardières, tireuses d'élite, sapeurs chargées de déminer des terrains, pilotes de chasse, lieutenants de section de mitrailleurs, médecins, tankistes, chirurgiennes, servantes de pièces de DCA, conducteurs-mécaniciens de chars lourds, chefs de pièce antiaérienne, radiotélégraphistes, fantassins, matelots, agents de transmission.

KLAVDIA. C'était l'été... Le dernier jour de paix... Ce soir-là, nous étions allés danser. Nous avions dans les seize ans. On se promenait encore en bande, on se raccompagnait les uns, les autres. Il n'y avait pas encore parmi nous de couples formés. On était, mettons, six gars et six filles à se balader. Et voici que deux jours plus tard, ces garçons, tous élèves-officiers, les mêmes qui nous avaient raccompagnées après le dancing, ont été ramenés estropiés, mutilés, couverts de bandages. C'était horrible.

Extrait du texte

Hommage à l'adolescence

NINA. Avec mes copines d'école, on a toutes été enrôlées. On a voyagé dans un camion ouvert, chacune portait un fichu différent : noir, bleu, rouge... Cela faisait un joyeux spectacle ! Une de mes amies, Choura, avait même emporté sa guitare. Comme on approchait des premières tranchées, des soldats nous ont vues et ont crié : "Voilà les artistes ! Voilà les artistes !" On s'est senties vexées : on allait au front pour faire la guerre, et ceux-là nous traitaient d'artistes ! Choura, c'était la plus jolie d'entre nous. Elle a brûlé vive. Nous étions cinq copines, je suis la seule à avoir revu ma mère.

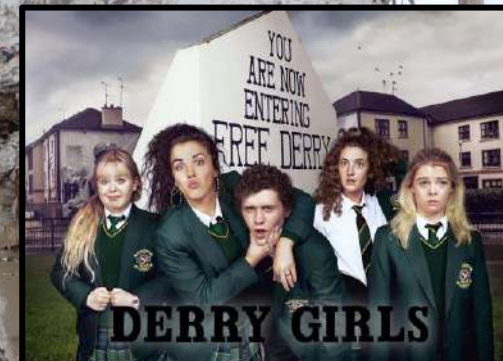
Extrait du texte



© Monique Jaques



© Monique Jaques



Derry Girls, est une série qui raconte le quotidien d'un groupe d'adolescente à Derry en Irlande du Nord (lieu du Bloody Sunday), lors du conflit des *Troubles*. Les amis se retrouvent souvent dans des situations absurdes au milieu des troubles politiques et des divisions culturelles de l'époque (marche orangiste, explosions, fouille militaire etc.)

A voir :

- *Derry Girls*, Lisa McGee (2018)

A voir :

- *Gaza Girl : Growing Up in the Gaza Strip*

La série photo *Gaza Girls: Growing Up on the Gaza Strip* de Monique Jaques documente avec sensibilité le quotidien de jeunes filles dans une région marquée par les conflits, en mettant en lumière leur résilience, leurs rêves et leur force dans un environnement souvent réducteur. À travers ses portraits intimes, la photographe offre une perspective nuancée et humanisante de la jeunesse féminine à Gaza.

La chute du mythe soviétique

L'après guerre : les mémoires et la chute du mythe soviétique

SVETLANA. Vous avez toutes connu l'époque stalinienne, et je vois bien que les personnes de votre génération se sentent liées par la même peur, la même hypnose. Vous n'abordez que rarement ce sujet, et toujours avec précaution.

(...)

SVETLANA. Je suis arrivée dans une famille... Le mari et la femme avaient fait la guerre tous les deux. Il était mitrailleur, elle agent de liaison. L'homme a aussitôt expédié son épouse à la cuisine : « Prépare-nous donc quelque chose. » Sur ma demande insistante, il a fini à contrecœur par lui céder la place, non sans lui recommander : « Raconte comme je te l'ai appris. Sans larmes ni détails idiots ». La femme m'a avoué que son mari avait potassé toute la nuit avec elle l'Histoire de la Grande Guerre patriotique. Il avait peur qu'elle n'évoque pas les souvenirs qu'il faut.

Extrait du texte de *La guerre n'a pas un visage de femme*

TAMARA. Beaucoup d'entre nous croyaient qu'après la guerre tout serait changé, que les gens ne vivraient plus dans la peur. Mais la guerre n'était pas terminée que des convois entiers portaient déjà pour le goulag. Staline se méfiait de nous. Pourquoi ? Parce qu'on avait cohabité avec les nazis. Staline envoyait dans les camps ceux qui avaient été prisonniers de guerre, ceux qui avaient survécu aux camps allemands, qui avaient vu l'Europe et pouvaient raconter comment on y vivait. Sans communistes. Qui pouvaient raconter comment étaient là-bas les maisons et les routes. Et dire qu'on n'y voyait nulle part de kolkhozes... Après la Victoire, tout le monde s'est tu. Tout le monde a recommencé à se taire et à trembler, comme avant la guerre...



A lire :

- *La fin de l'homme rouge*, Svetlana Alexievitch (2013)

Dans *La Fin de l'homme rouge* ou *le temps du désenchantement*, Svetlana Alexievitch poursuit son travail de mémoire entamé avec *La Guerre n'a pas un visage de femme*, en s'attachant cette fois à la période post-soviétique. À travers une mosaïque de témoignages, elle dresse le portrait d'un peuple marqué par la chute de l'URSS, confronté à l'effondrement brutal d'un idéal collectif. L'après-guerre, loin d'ouvrir sur une ère de paix et de prospérité, laisse place au vide, à la désillusion et à la perte de repères. La mémoire soviétique, construite autour d'un mythe héroïque et viriliste, se fissure : anciens soldats, citoyens ordinaires, femmes et hommes ayant cru en la "grande histoire" racontent le décalage violent entre l'utopie promise et la réalité vécue. Svetlana Alexievitch donne ainsi voix aux "âmes soviétiques" orphelines d'un monde disparu, révélant comment les blessures de la guerre et les mécanismes de propagande continuent de façonner les corps, les esprits et les récits bien après la fin des combats.



A voir :

- *Chers camarades !*, Andreï Kontchalovski (2020)

Je pense que les Soviétiques de l'après-guerre, ceux qui ont combattu pendant la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la victoire, méritent d'avoir un film qui rende hommage à leur pureté et à la dissonance tragique qui a suivi la prise de conscience de la différence entre les idéaux communistes et la réalité qui les entourait. — *Andreï Kontchalovski*



A voir :

- *Good Bye Lenin !* (2003), Wolfgang Becker.

Good Bye Lenin! raconte l'histoire d'Alex, jeune homme vivant en RDA, dont la mère, fervente militante communiste, tombe dans le coma peu avant la chute du mur de Berlin. Lorsqu'elle se réveille, l'Allemagne est réunifiée, la RDA a disparu et le capitalisme s'est installé. Pour la protéger, Alex recrée autour d'elle un monde fictif, fidèle à l'idéologie socialiste, où le régime communiste existerait encore. Il fabrique de fausses émissions télévisées et reconstitue la propagande d'État, détournée ici avec tendresse. Le film interroge avec humour et émotion la fin d'un système, le poids des idéologies, et le rôle de la mémoire dans la construction du récit historique.

Les liens avec notre présent

Les liens avec notre présent

En 2025, alors que la guerre en Ukraine dure depuis plus de trois ans et que d'autres conflits secouent le monde (au Proche-Orient, au Soudan ou encore en République démocratique du Congo), *La guerre n'a pas un visage de femme* entre en résonance directe avec l'actualité. Le spectacle rappelle que les femmes ont toujours été présentes dans les guerres, souvent en première ligne, mais que leur parole reste peu entendue. En donnant voix à ces anciennes combattantes soviétiques, la pièce interroge aussi notre manière actuelle de transmettre les récits de guerre : qui parle ? À partir de quel point de vue ? Et que fait-on de la mémoire des victimes ? Autant de questions essentielles à une époque où les images et les discours sur la guerre occupent une place centrale dans les médias, les débats publics et les préoccupations des jeunes générations.

Aujourd'hui, nous pensons aux Ukrainiennes du bataillon invisible, aux Colombiennes des Forces armées révolutionnaires (FARC), et aux Kurdes des Unités de défense de la femme qui luttent contre Daesh en Syrie. Derrière le combat de ces insurgés se joue également, en filigrane, une autre lutte : celle pour l'émancipation des femmes.

Julie Deliquet - Extrait du dossier de production

A lire :

- « Svetlana Alexievitch, Prix Nobel de littérature, à son tour menacée par le régime en Biélorussie », *Le Monde* : https://www.lemonde.fr/international/article/2020/09/09/le-prix-nobel-de-litterature-svetlana-alexievitch-menacee-par-le-regime-bielorusse_6051578_3210.html

SVETLANA. Mon livre ne sera pas un livre d'Histoire mais un livre qui part de l'Histoire et qui sera une réflexion sur le mal qui nous guette aujourd'hui et qui nous guettera toujours

Extrait du texte de *La guerre n'a pas un visage de femme*

A lire :

- « Bande de Gaza : ce que la guerre fait aux femmes », *Mediapart*, (2025) : <https://www.mediapart.fr/journal/international/160425/bande-de-gaza-ce-que-la-guerre-fait-aux-femmes>



Combattantes Kurdes



© Delil Souleiman

« L'un des mystères qui entourent l'invasion de l'Ukraine tient à l'absurdité apparente de la propagande russe. « Dénazification », lutte contre un gouvernement « pronazi »... L'agression, quels que soient ses buts réels, est invariablement mise en scène comme la guerre de libération d'un peuple ukrainien uni aux Russes « par des liens du sang » – selon les mots du président Vladimir Poutine prononcés le 21 février –, un peuple qui aurait « fait face à la montée de l'extrême droite nationaliste (...) rapidement développée en une russophobie agressive et en néonazisme ».

Le fait que de telles affirmations n'entretiennent aucun rapport avec la réalité, alors que le poids de l'extrême droite ukrainienne est aujourd'hui marginal, relève à ce point de l'évidence qu'on peut être tenté de les passer par pertes et profits. Quelle guerre n'entraîne pas son flot de mensonges ? Sauf qu'à tirer le fil de ce discours sur la longue durée, une autre évidence apparaît bientôt, dont on n'a peut-être pas mesuré toutes les implications : l'impossibilité dans laquelle se trouve désormais la Russie de se présenter au monde autrement que comme une puissance antinazie, tant le régime poutinien a fait de la victoire de 1945 contre le III^e Reich le fondement de sa légitimité, voire de l'identité russe. »

Extrait de l'enquête du monde de 2022.

A lire :

- Enquête du journal *Le Monde* « Le mythe russe de la Grande Guerre patriotique et ses manipulations »

Le projet des
ambassadeur.ice.s

Le projet des ambassadeur.ice.s du lycée Paul Eluard

Le spectacle *La guerre n'a pas un visage de femme* est accompagné d'un projet de médiation mené avec des élèves du lycée Paul Éluard de Saint-Denis. Ces élèves, devenu.e.s ambassadeur-ric.e.s du spectacle, ont suivi tout le processus de création et se sont formé.e.s à la médiation culturelle. À la rentrée, ils et elles interviendront dans des classes ainsi qu'auprès de groupes associatifs et universitaire du territoire, pour préparer les publics à la découverte du spectacle, en partageant leur expérience et leur regard sur l'œuvre.

Dans ce cadre, les élèves ont participé à une répétition exceptionnelle au Théâtre Gérard Philipe, où ils et elles ont été pleinement acteur-ric.e.s du processus. Julie Deliquet leur a proposé de dialoguer directement avec les comédiennes, qui incarnaient leur personnage d'anciennes combattantes soviétiques. Les réponses des comédiennes devaient uniquement être composées de leurs répliques dans la pièce. Cette rencontre en bord plateau, très forte, a nourri le travail de mise en scène. L'impact a été tel que la pièce s'ouvre désormais comme cette répétition : les comédiennes sont assises en bord de scène, face au public, brisant le quatrième mur dès les premières minutes.



Processus de répétition

Processus de répétition et « écriture en direct »

Passer au plateau

Nos répétitions débutent par des travaux collectifs auto-gérés qui sont comme la genèse de nos répétitions, ils symbolisent le trajet à effectuer, de façon intime, entre nous et l'œuvre de référence : comment le réel deviendra-t-il fiction ?

Julie Deliquet - Extrait du dossier de production

Photos des premières répétitions
© Christophe Raynaud De Lage

Photos des premières répétitions
© Christophe Raynaud De Lage

Pour *La guerre n'a pas un visage de femme*, Julie Deliquet adopte un processus de création proche du travail documentaire : les répétitions sont nombreuses et exploratoires. Chaque jour, les actrices testent une "étude", une proposition de jeu, à partir de laquelle la metteuse en scène attend une prise de pouvoir de leur part. Elle se positionne en observatrice, laissant émerger peu à peu une dynamique collective où les actrices construisent ensemble l'embryon du spectacle. Ce travail repose sur l'écoute, l'instant présent, et une grande liberté accordée à l'interprétation. Il ne s'agit pas d'appliquer une mise en scène toute faite, mais de faire naître la pièce au fil des répétitions, à partir d'une feuille de route évolutive.

Julie Deliquet cherche une forme de jeu en continu, proche du plan-séquence au cinéma, qui donne l'impression que tout se déroule "en direct", sans effet ni démonstration. Ce rapport au temps et à la parole donne aux actrices une grande responsabilité sur le plateau, et fait du théâtre un geste collectif.

Dans ce cadre, la parole des femmes de *La guerre n'a pas un visage de femme* prend tout son sens : elle devient acte, incarnation d'une mémoire, et affirmation d'une présence politique. En répétant de cette manière, la metteuse en scène valorise l'acteur-riche comme cœur vivant du théâtre et défend une esthétique ancrée dans le réel, sans chercher à l'imiter, mais à le traverser.

Les répliques des actrices n'ont pas un ordre prédéfini dans chaque thème / partie du spectacle, ainsi, lorsque l'on regarde le spectacle on assiste à une « écriture en direct ». Le spectacle est donc différent chaque soir, même si les répliques en elles-mêmes ne changent pas, elles sont prononcées dans un ordre différent.

Les personnages

Les personnages



Blanche Ripoche
SVETLANA
Journaliste, écrivaine



Astrid Bayiha
OLGA
Brancardière d'une
compagnie de fusiliers-
voltigeur



Marina Keltchewsky
TAMARA
Sergent de la garde,
brancardière



Hélène Viviès
ZINAÏDA
Brancardière dans les
escadrons de cavalerie



Odja Llorca
ALEXANDRA
Lieutenant de la garde,
pilote



Marie Payen
LIOUDMILA
Médecin, résistante



Agnès Ramy
NINA
Adjudant-chef,
brancardière d'un
bataillon de chars



Julie André
VALENTINA
Sergent, chef d'une pièce
de DCA



Amandine Pudlo
KLAVDIA
Tireuse d'élite



Evelyn Didi
ANTONINA
Agent de renseignement
d'une brigade de
partisans

Le décor : kommounalka



Maquette de la scénographie du spectacle

En décidant d'en faire un spectacle de théâtre, il faut trouver comment ces souvenirs de guerre peuvent être racontés collectivement. Il faut donc penser à un lieu commun. Après la Grande Guerre patriotique (1941-1945), le gouvernement soviétique décide que les citoyens vont vivre ensemble et crée les appartements communautaires en réquisitionnant des appartements privés ou en réaménageant des appartements d'État [...] dans lesquels on entasse autant de foyers que l'appartement compte de chambres. Les habitants se partagent la cuisine et les sanitaires. [...] Le logement, souvent gratuit ou à loyer modéré, devait combattre le mode de vie bourgeois, perçu comme une entrave au communisme. La vie quotidienne dans les kommounalki était régie par des règles strictes.

Chaque résident disposait d'environ trente minutes par jour pour utiliser la salle de bain [...]. Il existait un emploi du temps pour faire sécher le linge, souvent étendu dans la salle de bain ou la cuisine. Une kommounalka pouvait compter jusqu'à quinze chambres, chacune logeant une famille. On imagine le chaos dans la cuisine : plusieurs plaques de cuisson, des tables, un vacarme de voix et de sifflements de poêles, une vapeur permanente et un mélange d'odeurs imprégnant tout l'appartement.

Dans les années 1970, de plus en plus de personnes obtiennent leur propre logement, mais d'autres vivent encore dans les kommounalki, notamment des anciennes combattantes. C'est un sas, un corridor entre intérieur et extérieur, entre une jeunesse volée et l'âge adulte, entre vie privée et vie sociale, entre le réel et la mémoire, entre le témoignage et l'imaginaire, entre hier et aujourd'hui.



Kommounalka soviétique qui ont inspirées la scénographie



Extrait du dossier de production du spectacle

[A voir :](#)

[Kommounalka](#), Françoise Huguier (2009)

Le décor : récupération et faux plateau de cinéma

Le décor : récupération et faux plateau de cinéma



© Christophe Raynaud De Lage



© Christophe Raynaud De Lage

Construit de châssis entièrement de récupération d'anciens spectacles (Comédie-Française et anciennes productions) et aménagé d'accessoires et mobilier également de récupération (stock de l'Odéon - Théâtre de l'Europe et du Théâtre Gérard Philipe), l'espace ressemble à un plateau de cinéma avec ses béquilles et projecteurs à vue. Sur scène, un couloir au lointain puis une grande cuisine chaotique à l'aspect froid et neutre, éclairée d'une large double fenêtre ainsi que des rangées de linge qui sèchent sur des fils distincts selon qu'ils appartiennent à l'une ou l'autre famille. À cour, un bout de salle de bains carrelée de blanc, éclairée d'une ampoule nue et à jardin une petite pièce composée d'un lit et d'un coin salle à manger. L'espace peut à la fois jouer avec des codes cinématographiques et nous projeter dans les années 1970 soviétiques comme être totalement mis à nu et dévoiler l'artifice d'un plateau de reconstitution d'aujourd'hui, jouant avec les codes du théâtre.

Extrait du dossier de production du spectacle

Décor du spectacle sur la scène du Printemps des Comédiens.



© Christophe Raynaud De Lage



© Christophe Raynaud De Lage

Les costumes

Les costumes



© Christophe Raynaud De Lage



© Christophe Raynaud De Lage



Les costumes du spectacle s'inspirent des tenues soviétiques des années 1970. Comme pour le décor, un travail approfondi a été mené sur les couleurs, en particulier le rouge et le bleu, qui dominent à la fois dans les costumes et les accessoires présents sur scène. Par ailleurs, il a été nécessaire de vieillir certaines comédiennes, ce qui a conduit à l'utilisation de prothèses corporelles ainsi que de perruques.

Pour aller plus loin

Pour aller plus loin

En lien avec *La guerre n'a pas un visage de femme*

Films

- *Requiem pour un massacre*, Elem Klimov (1985)
- *Civil War*, Alex Garland (2024)
- *Camille*, Boris Lojkine (2019)
- *Les assassins*, A.Tarkovski (1957)

Séries

- *Chernobyl*, Craig Mazin (2019) (adaptation de *La Supplication* de Svetlana Alexievitch)
- *Soviet jeans*, Stanislavs Tokalovs, Teodora Markova (2024)

Livres

- *La supplication*, Svetlana Alexievitch (1997)
- *Carnets de guerre de Moscou à Berlin, 1941-1945*, Vassili Grossman
- *Survivance des lucioles*, Georges Didi-Huberman (2009)
- *Caliban et la sorcière* Sylvia Federici (2004)

Podcasts

- *Svetlana Alexievitch, l'art de la parole*, Jean-Pierre Thibaudat
- *Espionnage et terrorisme dans la Russie de Poutine*, (6 épisodes), affaires sensibles, France inter

Articles

- « Les femmes dans les armées : une longue histoire ! », Ministère des armées
- « Argentine : les Mères de la place de Mai, quarante ans de lutte », *Le Monde*

Documentaires

- *Notre corps*, Claire Simon (2023)
- *Des femmes au service du Reich*, Christiane Ratiney (2022)
- *39-45 elles n'ont rien oublié*, Robin Aguesse et Germain Aguesse (2022)
- *Russie : un peuple qui marche au pas*, Ksenia Bolchakova et Veronika Dorman (2023)
- *Kommunalka*, Françoise Huguier (2008)

Musique

- *Le temps du muguet* Francis Lemarque

Exposition

- *Les FARC : (Re)Naître*, Catalina Martin-Chico

